

TRENTE ANS DE COLLABORATION ARCHÉOLOGIQUE LUSO-FRANÇAISE

Quand une aventure archéologique dure de façon continue pendant trente ans, elle se nomme destin; une telle réussite tient à la pérennité d'une collaboration luso-française sans faille; il ne pouvait être question d'implanter un chantier de fouilles dans ce pays ami sans nous associer à l'élite des archéologues portugais, et nous avons eu beaucoup de chance de rencontrer en 1962 João Manuel Bairrão Oleiro, directeur du tout nouveau Musée monographique de Conimbriga, assisté par Adília Alarcão, passionnée de céramique et de muséologie. Jorge Alarcão, alors assistant à l'Université de Coimbra, appartient aussi à la première équipe franco-portugaise, qui vit s'ouvrir devant elle le site déjà prestigieux de Conimbriga.

La deuxième raison de notre succès commun tient à la variété des programmes de fouille: à Conimbriga, c'est le centre monumental qui nous a retenus et qui a éclairé l'histoire urbaine de cette localité qui a reçu un statut de ville flavienne; en Alentejo, près de Vidigueira, les trois villas de São Cucufate ont retracé l'évolution de l'architecture rurale qui, d'une ferme-grenier, aboutit au IV^e siècle à une villa aulique, chantant la gloire et la puissance de son propriétaire. Enfin les industries de salaisons et de sauces de poisson, objectif défini par Françoise Mayet, nous font évaluer aujourd'hui la place des industries lusitaniennes dans le commerce maritime et dans l'alimentation de la ville de Rome et aussi de son armée.

Entente scientifique certes, mais aussi amitié profonde qui a été le ciment de notre action, de João Manuel Bairrão Oleiro à Jorge et Adília Alarcão, de Jorge Alarcão à Carlos Tavares da Silva et Joaquina Soares. Avec une parfaite régularité, la communauté scientifique a été informée de nos travaux qui ont toujours cherché à défendre et à illustrer le patrimoine portugais, tout comme à faire connaître les nouvelles générations de savants, telles Conceição Lopes et Inês Vaz Pinto, qui entretiendront, nous en sommes certains, la flamme de leurs aînés.

I. LE PREMIER CHANTIER: LE CENTRE MONUMENTAL DE CONIMBRIGA

Située à quinze kilomètres de Coimbra, tout près du petit village de Condeixa-a-Velha, Conimbriga doit être, comme son nom semble l'indiquer, une fondation de la tribu celtisée des Conii, dont une branche s'est installée dans la partie sud-ouest du Portugal moderne. Ceux-ci avaient choisi, avant le V^e siècle avant notre ère, un emplacement des plus favorables, un éperon calcaire offrant une large table entre deux torrents qui l'entaillent profondément, emplacement qui d'ailleurs avait attiré l'homme dès le VIII^e siècle.

1. *Les fouilles franco-portugaises et la publication des fouilles de Conimbriga*

A la suite d'une mission de conférences de Robert Étienne au Portugal, un protocole d'accord fut établi entre le musée monographique de Conimbriga et la mission archéologique française au Portugal pour mettre sur pied un programme de recherches qui devait aboutir à préciser la chro-

nologie du site et donc les rythmes historiques de Conimbriga, à découvrir le centre monumental de la cité et son articulation avec le reste de l'urbanisme déjà connu et à replacer, grâce au matériel, ce «Finistère» lusitanien dans la trame de l'histoire méditerranéenne.

En douze campagnes (1964-1971), nous avons projeté une lumière nouvelle sur ce modeste *oppidum* jusqu'à lui donner valeur d'exemple. Cette réussite tient d'abord à ce que les fouilles de Conimbriga sont le fruit d'une entente parfaite entre deux équipes, également dévouées au triomphe de la vérité archéologique, également soucieuses d'une méthode stratigraphique rigoureuse et également soumises à des règles strictes de publication. La rapidité de l'édition de sept tomes en huit volumes — celui de l'architecture étant double — entre 1974 et 1979 témoigne de ce même enthousiasme et de ce même échange constant et fraternel. Ainsi, l'ensemble du matériel et la totalité de l'architecture ont été mis à la disposition de la communauté scientifique internationale dans un temps record, grâce à l'appui logistique du musée monographique de Conimbriga dirigé par Adília Moutinho Alarcão: traitement des objets, dessins, photographies ont suivi chaque campagne de fouilles, rendant aisé l'établissement des inventaires et des catalogues.

Réussite, aussi, parce que nous avons tempéré l'application trop rigoriste de la fouille en carreaux, essentielle pour préciser les horizons chronologiques d'un secteur que l'on aborde pour la première fois, mais inutile quand, à l'intérieur d'un même ensemble — comme la place d'un forum — la même et monotone succession de couches attend l'archéologue. Réussite, encore, parce que nous n'avons jamais hésité à vider jusqu'au sol vierge les bâtiments découverts, et cette règle d'or nous a valu de mettre au jour l'habitat de l'âge du Fer et tous les niveaux augustéens. Réussite, enfin, parce que, dans un cadre chronologique assuré, notre chantier s'articule en ensembles cohérents, ce qui permet aujourd'hui de mieux poser et de mieux résoudre les problèmes historiques de Conimbriga, cité de Lusitanie romaine, fidèle aux préceptes vitruviens et exaltant, au travers de schémas architecturaux, la gloire de l'Empire romain.

2. La coexistence augustéenne

La coexistence se mesure au fait que l'urbanisme augustéen, vers 15 avant J.-C., respecte un quartier indigène tant dans le secteur de l'esplanade du temple flavien (3) que dans celui de la palestra (8) des thermes du sud (fig. 1).

Un escalier de dix marches (plan A, 1), conduisant à un cryptoportique de façade (2), facilite même les communications entre le forum (A) et l'habitat de l'âge du Fer (II^e-I^{er} siècle avant J.-C.) (3). Ici les cases ordonnées le long des rues et ouvrant sur des cours intérieures, semblent liées à une société évoluée, dominée par les communautés de lignage, tandis que les cabanes, installées sur la retombée du tuf, au sud, appartiennent à de petites gens. Déjà fortement ouvert aux influences méditerranéennes de l'ordre romain, le quartier indigène pouvait subsister sans dommage au pied du forum, qui le domine de 1,20 mètre: l'avènement de l'Empire n'a donc pas entraîné de rupture dans le dessin urbanistique de l'*oppidum*.

Le premier forum installé à Conimbriga répond à la triple fonction classique des forums: religieuse, politique et commerçante. La fonction religieuse est assumée au nord par le temple du culte impérial (4) et son cryptoportique (2). La fonction politique apparaît avec la présence à l'est d'une basilique (5) et d'une curie (6) et la fonction commerçante, à l'ouest, est représentée par la série de neuf boutiques (7) — la plus méridionale vendait de la céramique — sans doute précédées d'un portique.

L'architecte devait élever le temple majeur d'une cité antique sur le point le plus élevé de la ville; ici, il ne disposait pas d'un piton naturel et il devait donc créer une terrasse artificielle, d'où

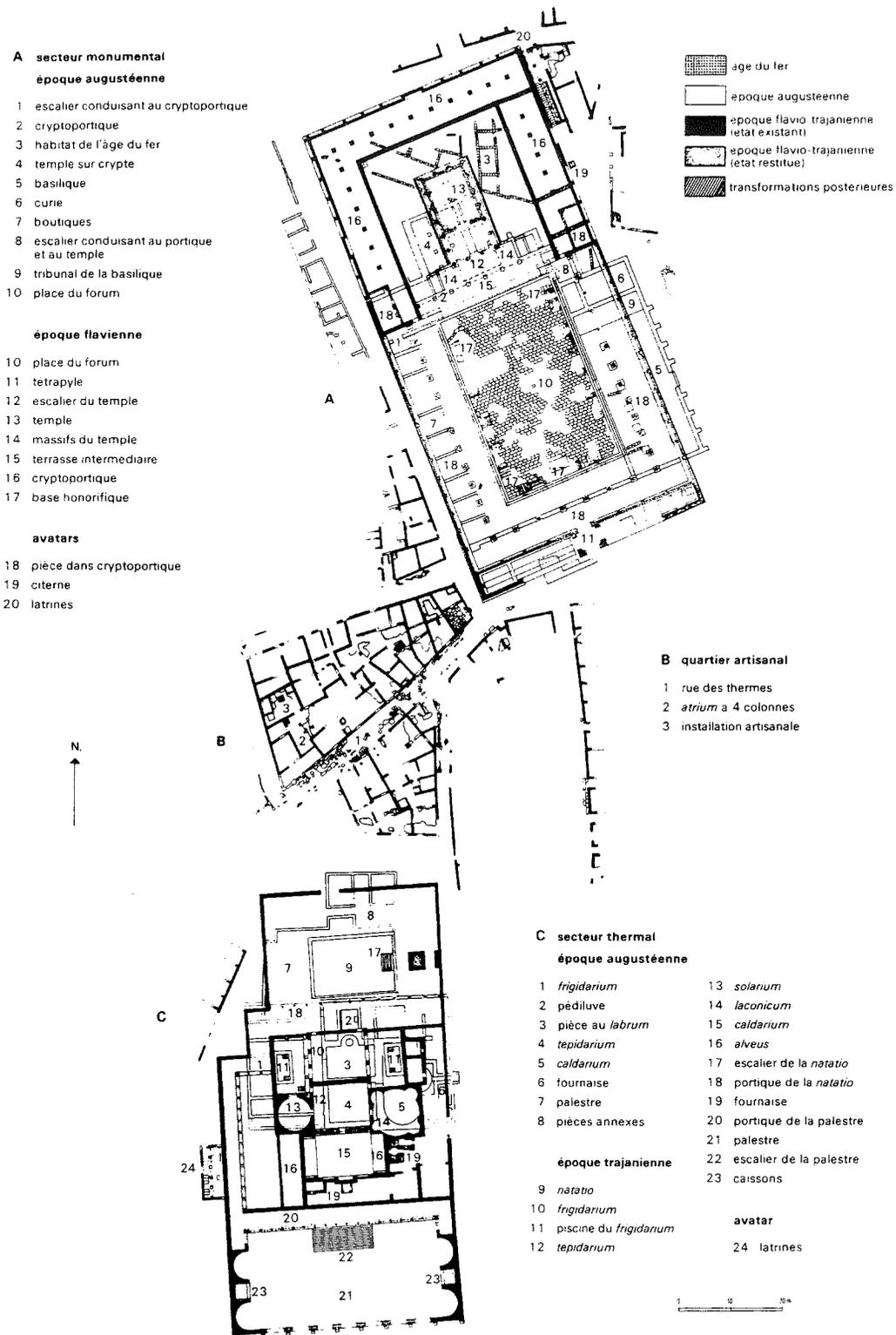


FIG. 1. Plan général des fouilles luso-françaises de Conimbriga.

la nécessité d'un temple sur crypte, et, pour assurer un double passage entre la nouvelle place et les vieux quartiers de l'âge du fer, le cryptoportique de façade lui offrait une solution fonctionnelle et élégante. Il ménagea à l'est l'escalier qui permettait d'accéder au portique de façade du temple et au temple lui-même, qui fermaient scénographiquement le forum au nord.

La basilique (5), soutenue à l'est par huit contreforts, est partagée en trois nefs de largeur inégale par deux rangées de six piliers; sur son tribunal (9), les magistrats disaient la justice. Au nord, la curie (6), où se réunissaient les notables de l'*oppidum*, étonne, puisque par définition, l'*oppidum* n'est pas encore entré dans les cadres de la vie politique romaine: dans ce local se faisait pourtant l'apprentissage des responsabilités de la cité. Même à l'intérieur d'une forme architecturale imposée par le vainqueur, il y a comme la promesse de la liberté municipale.

Quant à la place proprement dite, animée de bases honorifiques, elle satisfait, par ses dimensions, à la stricte application de la formule vitruvienne (largeur égale aux deux tiers de la longueur). Elle était close au sud par un mur, percé d'une seule porte dans l'axe du temple.

Ainsi, cette organisation du secteur monumental augustéen marquait pour l'*oppidum* le début d'une ère nouvelle, dont témoigne également le secteur thermal augustéen. C'est au terminal de l'aqueduc augustéen, installé dans la rue oblique, qui va devenir un peu plus tard l'axe de l'habitat claudien, que sont installés les thermes. L'architecte a conçu un plan rationnel: à l'ouest, le *frigidarium* (piscine d'eau froide, 1), au milieu le secteur tiède, à l'est le secteur chaud, qui exigeait à l'extrême est la fournaise (6) et les services. Il a cherché à inscrire ces secteurs fonctionnels à l'intérieur de deux carrés, l'un pour le *frigidarium* et son portique, l'autre, plus vaste, englobant l'ensemble du bloc thermal proprement dit.

C'est le *tepidarium* qui offre quelques particularités exceptionnelles: le pédiluve (2), la pièce au *labrum* ou vasque aux ablutions (3), pavée d'une mosaïque de tesselles blanches de gros module, le *tepidarium* (4) avec ses prises d'air chaud. Le *caldarium* (5), terminé en abside au sud, disposait au nord d'une baignoire (*alveus*, 11). Au nord du bloc thermal s'étendaient une palestres (7) et les pièces annexes (8).

Un tel schéma thermal nous rapproche des thermes de Stabies et des thermes du forum de Pompéi, tant par la disposition interne du bloc thermal que par l'articulation de celui-ci sur une palestres. Ainsi se vérifie la vogue du modèle campanien, tout comme l'architecte urbansite a manifesté son attachement au plan traditionnel du forum italo-hellénistique.

3. La révolution flavienne

Le centre monumental flavien (4) est l'expression architecturale de la révolution flavienne à Conimbriga. Révolution juridique d'abord, qui transforme le simple *oppidum* celtico-romain en un quasi-municipe dont les magistrats vont être à leur sortie de charge des citoyens romains de plein droit. Révolution architecturale aussi, qui voit disparaître niveau et monuments augustéens: basilique et curie, boutiques, temple du culte impérial, et le vieux quartier de l'âge du Fer, sous une couche uniforme de déblais; seule la place (10), espace civique par excellence, est maintenue. Cette transformation se traduit par l'agrandissement du secteur monumental aussi bien au nord qu'au sud afin de donner au nouveau temple du culte impérial des dimensions imposantes: le temple est encadré d'un portique en pi qui lui sert d'écrin et le forum proprement dit est entouré quasi symétriquement d'un autre portique, qui dessine un pi renversé. L'architecte a donc visé à dessiner un ensemble cohérent, inscrit dans des formes géométriquement simples; on est frappé par l'harmonie des proportions et l'intelligence des rapports, fondés sur l'application d'un module architectural de 2,96 mètre, soit dix pieds de 0,296 mètre. Il a conçu un ensemble à l'hellénistique, fer-

mé sur lui-même, où l'on ne peut pénétrer que par une porte monumentale —le tétrapyle (11)— et il a transformé l'ancienne place augustéenne en aire sacrée supplémentaire pour le temple. Ainsi à l'ancien forum de type républicain a succédé un forum de type impérial, qui assure l'exaltation de la majesté impériale et le triomphe du culte impérial.

Ainsi, même si le *temenos* (place sacrée) surélevé reste le domaine privilégié du dieu, la place du forum proprement dit et les portiques qui l'entourent sont sacralisés par la position même du temple. A Conimbriga, on trouve donc un schéma de forum impérial: pour le secteur thermal, conçu par le même architecte et réalisé un peu plus tard sous Trajan (98-117), le municipe a adopté un schéma directement inspiré des thermes impériaux.

Là aussi l'architecte a supprimé le monument augustéen et, sur la couche de déblais qui l'entouraient, il choisit le parti d'installer un édifice qui couvre désormais deux fois la surface occupée par l'établissement précédent. L'orientation nord-sud du bâtiment est à l'opposé de celle des thermes augustéens.

Ainsi triomphe la distribution axiale des trois grands secteurs: la *natatio* (grande piscine froide) (9) à ciel découvert, le bloc thermal proprement dit, couvert, et la palestres découverte où, entre des caissons de verdure, sont dessinées des allées ombreuses. A cette alternance du couvert et du découvert, selon l'axe nord-sud, répond la répartition ternaire dans le sens ouest-est des salles du *frigidarium* (10), du *tepidarium* (12) et du *caldarium* (15). Là encore une pensée mathématique simple, fondée sur un module de vingt-cinq pieds et l'usage des triangles rectangles pythagoriciens ($3 \times 4 \times 5$), a présidé au plan des thermes, qui apporte à Conimbriga la dernière mode thermale romaine.

C'est donc un schéma révolutionnaire qui s'implante à Conimbriga et un modèle impérial qui est adopté: en témoignent le plan axial, la monumentalité et la mode nouvelle des jardins et des gymnases dans les thermes.

Ainsi les fouilles luso-françaises ont-elles précisé pour l'architecture une triple perspective chronologique: préaugustéenne, julio-claudienne, flavio-trajanienne. En trois quarts de siècle se sont succédé deux programmes de construction, le second étant deux fois plus important que le premier. Quel effort financier ont dû consentir les notables du nouveau municipe, ou plutôt quelles richesses accumulées avant les Flaviens ont légitimé à la fois la promotion juridique et la refonte totale de la parure monumentale! L'archéologie, en s'attachant au coût de ces programmes, débouche ainsi sur l'histoire économique autant qu'elle éclaire les différenciations sociales. Elle montre enfin comment dans le monde romain une architecture municipale véhiculait l'idéologie impériale.

II. LE DEUXIEME CHANTIER: LES VILLAS ROMAINES DE SÃO CUCUFATE

A quatre kilomètres de Vidigueira, entre Beja et Évora, se dresse l'un des plus beaux monuments romains du Portugal et sans doute de la Péninsule ibérique. L'installation d'un monastère au XIII^e siècle explique la persistance des structures antiques, de 6,50 mètres de hauteur sur plus de quarante mètres de longueur.

Les fouilles luso-françaises effectuées en 1979 à 1985 ont permis de découvrir les deux villas antérieures à celle qui est bien visible aujourd'hui et d'en fixer la chronologie: la villa I, du milieu du I^{er} siècle à 120/130, est une ferme-grenier au plan simple et surtout très modeste; la villa II, intégrant parfaitement la première, est une vaste villa à péristyle dont l'existence s'est maintenue de 120/130 à 340/350 de notre ère. C'est une construction plus romanisée, avec des thermes

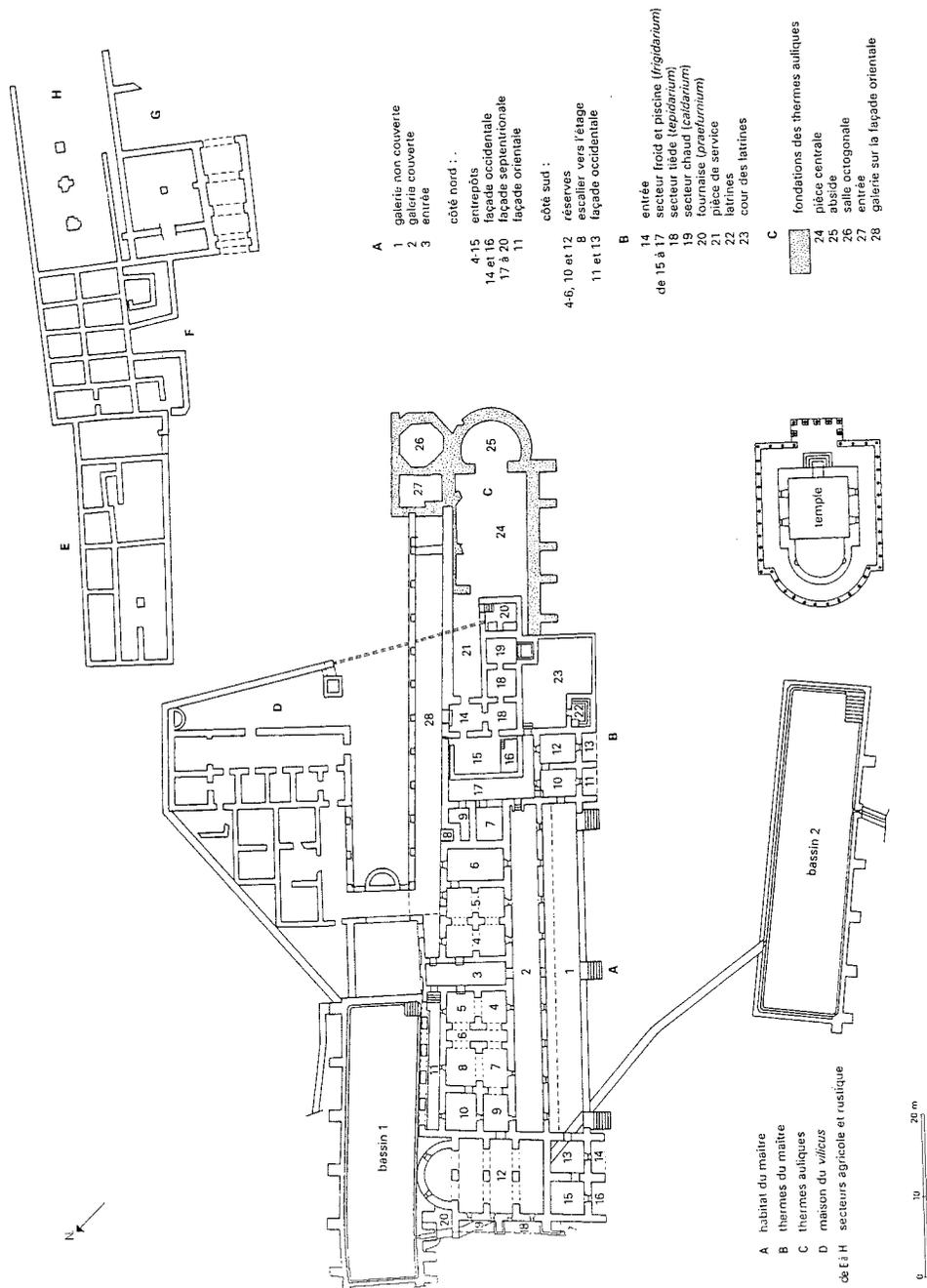


FIG. 2. Plan général de la villa III de São Cucufate.

bien équipés, des bassins-réservoirs alimentés par un aqueduc et destinés à irriguer potagers et jardins. L'extension des secteurs rustiques correspond certainement à une nouvelle économie du domaine et aux progrès de l'alimentation.

La villa III, de 350/360 à la seconde moitié du V^e siècle, témoigne de l'enrichissement croissant des propriétaires autant que des progrès de la romanisation dans un espace rural où désormais triomphe l'idéologie d'un propriétaire, transposant sur ses terres une architecture digne de la cour impériale (fig. 2).

1. Une révolution architecturale

En effet, le *dominus* du IV^e siècle a bouleversé le parti architectural antérieur et adopté, avec la participation d'un architecte de génie, le nouveau modèle des villas auliques s'inspirant, par la disposition et la grandeur des pièces, des palais impériaux.

La façade occidentale a été traitée comme une scène de théâtre, avec trois escaliers permettant d'accéder à un espace découvert qui conduit aux deux avant-corps encadrant la galerie de façade. La façade orientale offre moins d'unité en raison de la réutilisation d'éléments antérieurs tels que le bassin réservoir 1, l'*acus* et une partie du péristyle.

Les modes de construction, typiques du Bas-Empire, font alterner lits de briques et lits de schistes pour l'élévation des murs, et recourent à l'emploi massif des briques pour les arcatures extérieures et les arcs internes. C'est ainsi que l'architecte a pu lancer à 5,10 mètres les voûtes qui soutiennent l'étage et qui ont partiellement défié les siècles.

Car cette villa aulique se composait de deux niveaux. Un rez-de-chaussée (correspondant aux ruines actuellement visibles) réunissait des entrepôts au nord, destinés à recevoir les surplus exportables: grains, en vrac ou en sac, fourrage, légumineuses; huile et vin, contenus dans des *dolia* non enterrés, dans des amphores ou dans des tonneaux, étaient enfermés dans des *cellae* fermées par des portes. Au sud se trouvaient les réserves, sur une plus petite surface, abritant les denrées nécessaires à la vie quotidienne du domaine. Ce niveau donne une impression d'unité, d'harmonie et une volonté de rythme élégant, servie par des rapports dimensionnels intelligents.

Le propriétaire habitait à l'étage, au «piano nobile» (fig. 3) auquel il accédait par un escalier de vingt-trois marches, situé sur la façade orientale, à l'extrémité d'un portique. Là haut, une grande galerie de circulation commandait la distribution des pièces parmi lesquelles se détachent un belvédère octogonal, d'où le *dominus* pouvait surveiller ses terres, et une salle de réception, véritable *aula* palatine reprenant les plans impériaux ou ceux des villas de Sicile. Hélas! de cet étage ne demeure que le niveau de circulation, sans les mosaïques qui le décoraient.

La révolution architecturale ne s'est pas étendue au secteur thermal: certes le projet de thermes auliques, digne des grandes conquêtes de l'architecture thermale du IV^e siècle, a existé et se trouve inscrit en fondations dans le sol; mais, pour une raison qui nous échappe il n'a pas été poursuivi et n'a reçu aucune élévation. Le nouveau propriétaire s'est servi des thermes précédents, en les remodelant, en les agrandissant et en leur adjoignant des latrines et une cour.

Au sud-ouest de la maison du maître, peu éloigné du bassin-réservoir 2 destiné à l'irrigation des jardins, se dresse le temple, respectant les directions générales de la villa et ses structures architecturales. Présentant un péribole autour de la *cella*, il entre dans une série bien connue en Lusitanie de temples ruraux de type celtique à circulation périphérique.

Si la villa avait vu se construire près d'elle, durant sa longue existence, de nombreux secteurs rustiques, la villa III au contraire ne semble accompagnée que d'un secteur rustique réduit mais respectant le pressoir antérieur, ce qui démontre la persistance de la polyculture sur le domaine.

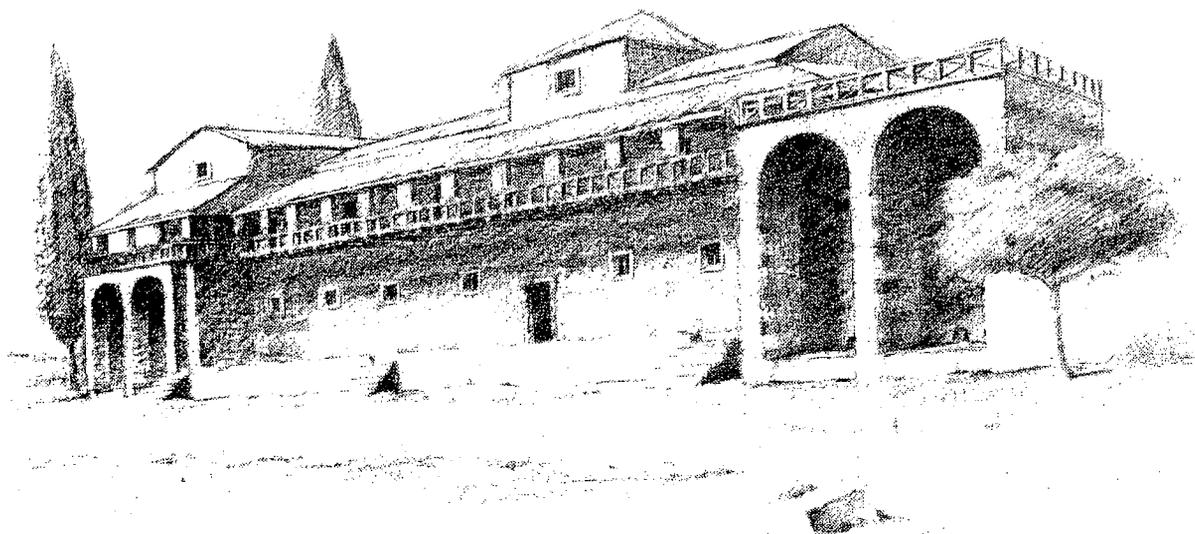


FIG. 3. *Façade occidentale de la villa III: restitution plastique.*

2. *Une maîtrise économique sur un vaste territoire*

Une prospection minutieuse, sur les 2.500 hectares entourant les villas de São Cucufate, a permis de découvrir plus d'une soixantaine de sites archéologiques que seuls des fouilles ou des sondages ont identifiés avec certitude. Certains de ces sites correspondent à de toutes petites fermes, occupées d'Auguste à Vespasien, peut-être par des colons vétérans installés sur le territoire de la colonie de *Pax Iulia* (Beja). Au II^e siècle apparaissent plusieurs villas à péristyle dont certaines survivent jusqu'au Bas-Empire: elles témoignent d'une concentration des terres et de l'enrichissement de certains propriétaires, mais nous ne saurons jamais quels étaient leurs liens avec le propriétaire de la villa III de São Cucufate, encore que les capacités d'emmagasinage de cette dernière en faisaient le maître du marché des denrées destinées à la consommation des gens de *Pax Iulia*.

La puissance de stockage de ces entrepôts, l'économie monétaire qui le fait vivre au rythme de la ville, les échanges multiples avec les produits de la mer (amphores à salaisons et sauces de poisson), avec les objets manufacturés étrangers à la Lusitanie (céramiques sigillées), tout laisse supposer la puissance économique du propriétaire de São Cucufate. Mais rien ne permet de parler de propriétaires latifondiaires: le phénomène du *latifundium*, dans cette région, appartient aux années qui suivirent la reconquête du XIII^e siècle; il est le fruit de la volonté des rois du Portugal, soucieux de doter largement monastères et ordres militaires qui eurent ainsi à remettre en exploitation des terres désolées et dépeuplées.

Le destin de la villa III passe, vers la fin du IV^e siècle ou le début du V^e, par sa christianisation; mais, vers 450 ou peu après, son rôle économique a quasi disparu et ne réapparaîtra qu'au XIII^e siècle avec les moines bénédictins.

III. LES INDUSTRIES DE SALAISONS DE POISSON DANS LA BASSE VALLÉE DU SADO

Le troisième programme de recherches, conduit par Françoise Mayet, qui assume désormais la direction de la mission française, et par Carlos Tavares da Silva, comporte trois directions de re-

cherche qui ont été menées de front: l'étude des centres de production d'amphores situés sur la rive droite de l'estuaire du Sado, l'étude d'un complexe de production de salaisons sur le site de Tróia, sur la rive gauche, enfin la commercialisation de ces produits jusqu'en Méditerranée, illustrée entre autres par l'épave *Cabrera III*, découverte près de Majorque aux Baléares.

1. *La production des amphores*

Un certain nombre de lieux de production d'amphores étaient connus entre Alcácer do Sal (*Salacia*) et Setúbal (*Caetobriga*), mais on ne connaissait que deux fours situés sur l'herdade (propriété) de Pinheiro. Des articles récents multipliaient sans raison suffisante les «fours» d'amphores jusque sur la rive gauche du fleuve. Une prospection systématique et critique (1988 et 1989) nous a permis de clarifier la situation et de réduire les deux dizaines de «fours» mentionnés à sept sites principaux de production: Barrosinha, en amont d'Alcácer do Sal, Bugio, Enchurrasqueira, Abul et Pinheiro, tous situés sur la commune d'Alcácer do Sal, Setúbal et Quinta de Alegria sur la commune de Setúbal. Il est possible que l'on puisse ajouter à cette liste le site de Zambujal, sur la commune de Palmela, mais les travaux de fouilles encore inédits manquent d'ampleur pour le moment. Il est très vraisemblable qu'il existait d'autres lieux de production, mais il nous paraît difficile de parler de «fours» d'amphores dès que l'on trouve des tessons. L'existence de dépotoirs avec déchets de cuisson, sinon de fours, nous paraît nécessaire à la base de toute affirmation.

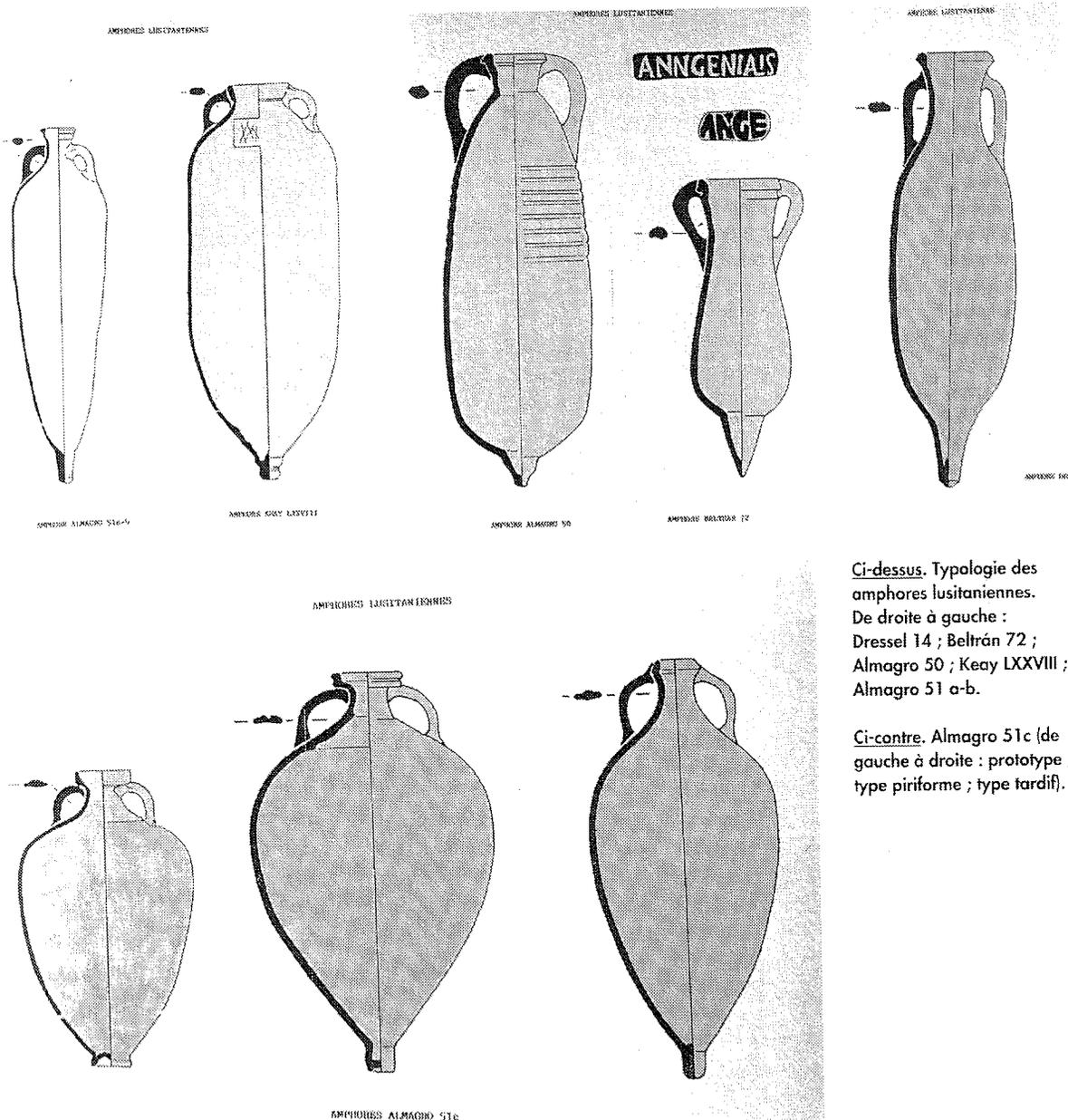
A la suite de cette prospection, nous avons effectué des sondages (1990-1994) sur deux sites qui nous paraissent particulièrement importants: celui de Pinheiro car il semblait avoir duré longtemps, du I^{er} au V^e siècle de notre ère, et celui d'Abul car nous avons identifié des tessons de céramique préromaine non loin de ceux d'amphores romaines; il nous paraissait important de savoir sur quel type de site l'industrie romaine s'était installée.

Les résultats de ces fouilles ont comblé nos espérances et même davantage. A Pinheiro, nous avons eu la chance de pouvoir dater les deux fours anciennement connus grâce à la stratigraphie des fosses d'accès aux foyers: ils appartiennent à la première phase de la production d'amphores, celle des amphores Dressel 14 (milieu du I^{er} à la fin du II^e siècle), l'un des deux ayant poursuivi son activité jusqu'au milieu du III^e siècle, avec le début de la production des amphores Almagro 50 et 51c. En même temps, nous avons découvert un tout petit four quadrangulaire, proche de l'un de ces deux fours et n'ayant cuit que des opercules d'amphores. Deux autres fours, moins bien conservés, cuisaient les productions amphoriques du IV^e siècle et du début du V^e siècle; puis deux autres, beaucoup plus petits, correspondent à l'ultime phase de production vers le milieu du V^e siècle. La chance veut que nous ayons un dépotoir correspondant à chacun de ces fours et que l'ensemble recouvre toute la période de production. Naturellement des céramiques communes accompagnent chaque fois les amphores. Tous ces fours sont de plan circulaire avec une sole soutenue par des arcs parallèles. Enfin, un four rectangulaire à moitié détruit par le canal, devait cuire les briques et les tuiles: il entre dans la typologie bien connue des fours de tuiliers, avec un foyer apparemment original. Le site étant très vaste et très détruit, nous avons peu d'éléments des constructions de soutien à la production, si ce n'est une sorte de cuisine commune du Haut-Empire, avec foyer, four à pain et réserves constituées par des fonds d'amphores.

Sur le site d'Abul, les découvertes ont été encore plus spectaculaires: en effet, sous les dépotoirs d'amphores Dressel 14, nous avons mis au jour un petit établissement phénicien qui a été relativement bien respecté par l'industrie romaine. Un dépotoir d'habitat date les premières tentatives de fabrication d'amphores sous Tibère et le début de la grande production sous le règne de Claude. Trois fours ont été découverts à ce jour au pied du promontoire phénicien, de part et

d'autre de la chaussée dallée, et trois autres sont apparus en 1994 lors du nettoyage final du chantier. Ces fours sont entourés de dépotoirs d'amphores Dressel 14 et l'un d'entre eux, très détruit, a servi de dépotoir pour une production plus tardive du milieu du III^e siècle comportant toute l'évolution entre les types du Haut-Empire et ceux du Bas-Empire. Enfin, un entrepôt d'époque romaine permettait d'exporter ces amphores, entrepôt dallé de briques dans ses deux dernières transformations et situé avec toute vraisemblance au dessus du port phénicien.

Les fouilles en cours montrent clairement l'existence de deux grandes phases de production amphorique dans le bas Sado (fig. 4) : une première phase pendant laquelle on ne produit qu'un



Ci-dessus. Typologie des amphores lusitaniennes. De droite à gauche : Dressel 14 ; Beltrán 72 ; Almagro 50 ; Keay LXXVIII ; Almagro 51 a-b.

Ci-contre. Almagro 51c (de gauche à droite : prototype ; type piriforme ; type tardif).

FIG. 4. *Amphores lusitaniennes.*

seul type d'amphores, l'amphore Dressel 14 (milieu I^{er} à la fin du II^e siècle) et une seconde phase caractérisée par la production d'une grande variété de types, amphores Almagro 50, 51c, 51a-b, Keay LXXVIII (du début du III^e au milieu du V^e siècle). Ces deux phases correspondent parfaitement aux observations qui ont pu être faites sur les lieux de production des salaisons de poisson.

2. La production des sauces et salaisons de poisson

Cette industrie était située à l'entrée de l'estuaire, zone plus propice à la pêche, le sel et les amphores descendant facilement le Sado jusqu'aux usines de Setúbal, Tróia, Comenda et Creiro. C'est le site de Tróia (fig. 5) qui attire le plus l'attention par le nombre d'usines à salaisons décelables le long du fleuve, sur au moins deux kilomètres. Ce sont des constructions qui, malheureusement, sont en train de disparaître progressivement sous l'effet des fortes marées ou bien sont recouvertes par les dunes de sable. Des fouilles anciennes, non publiées, ont mis au jour un complexe bien conservé car il n'est pas situé directement sur le rivage. Pour aider l'Institut du Patrimoine Portugais à présenter ce monument au public, nous avons effectué son relevé architectural et publié les résultats de cette étude.

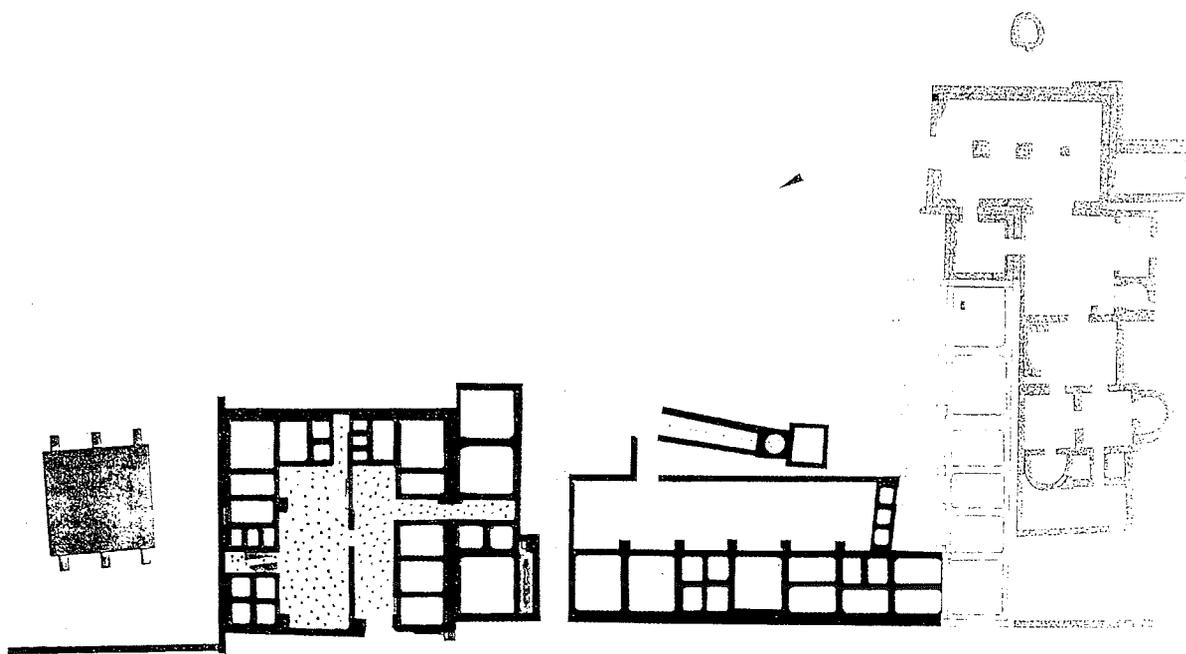


FIG. 5. Plan poché des usines et des thermes de Tróia.

Quelques rares sondages, joints à l'étude architecturale proprement dite, révèlent l'histoire d'une des usines les plus importantes que nous connaissons à ce jour dans le monde romain. Trois grandes phases d'activité se sont succédé entre le milieu du I^{er} et le milieu du V^e siècle:

Aux I^{er} et II^e siècles, il s'agit d'un grand complexe comprenant deux grandes salles de bassins (usines I et II incomplètement fouillées), des thermes dont le plan est totalement occulté par ceux du Bas-Empire, un entrepôt d'amphores Dressel 14 qui reste à découvrir dans sa totalité. La

maison du maître demeure encore sous une dune, mais elle est révélée par l'abondante céramique sigillée et les stucs peints retrouvés dans le comblement des bassins. Cet ensemble a une capacité supérieure à six cents mètres cubes.

A la fin du II^e ou au début du III^e siècle, ce complexe est partiellement détruit, puis reconstruit: il est désormais subdivisé en trois unités plus petites (usines IA, IB/II et IC). Un des bassins est annexé par les thermes pour servir d'*apodyterium*, un autre est comblé pour construire l'un des murs de partition. Elles appartiennent encore à la même famille car elles s'ouvrent sur la même cour centrale où se trouve le puits. Leur capacité se situe entre 150 et 220 mètres cubes. Un mausolée, familial vraisemblablement, est construit partiellement au dessus de l'entrepôt d'amphores de la phase précédente. Les thermes sont reconstruits selon le plan actuellement visible.

Enfin, une nouvelle partition intervient à une date indéterminée, peut-être dans le IV^e siècle. Les usines IA et IC subissent peu de changements, mais l'usine IB/II est désormais séparée des deux autres par une ruelle et subit de profondes modifications (subdivision des bassins, mur central de partition de la cour). Les thermes s'agrandissent d'une grande salle dont la couverture reposait sur trois piliers centraux. L'ultime comblement des bassins se situe au milieu du V^e siècle, au moment où s'achève également la production d'amphores sur la rive opposée.

Ce programme apporte des conclusions nouvelles sur cette industrie luso-romaine. Il s'agit d'un monde de propriétaires privés et nous ne voyons aucune différence entre le monde rural et le monde urbain ou semi-urbain. Seules l'échelle de production plus importante et la concentration des usines distinguent le site de Tróia de n'importe quelle villa de l'Algarve. Une telle production élimine toute idée d'autoconsommation. Le fait que petits et grands producteurs donnent des produits identiques, dans des emballages identiques, suggère la présence d'un capitalisme marchand, de *negotiatores* qui organisaient l'acheminement de la production vers de grands entrepôts, comme Cadix par exemple, puis ensuite vers le monde méditerranéen comme l'atteste l'épave *Carbrera III* (Majorque).

IV. LA DÉCOUVERTE INATTENDUE: L'ÉTABLISSEMENT PHÉNICIEN D'ABUL (ALCÁCER DO SAL)

C'est dans le cadre du programme de recherche luso-français sur les industries de salaisons de poisson dans la basse vallée du Sado que nous avons découvert, sous le dépotoir d'un atelier d'amphores romaines, le premier site sans conteste phénicien connu au Portugal (fig. 6). Il est situé sur la rive droite de l'estuaire du Sado, à une quarantaine de kilomètres au sud de Lisbonne, sur le monte de Abul qui appartient à l'herdade (propriété) de Monte Novo (Alcácer do Sal, district de Setúbal).

Il se présente sous la forme d'une petite presqu'île, d'un petit promontoire rattaché à la rive, entouré aujourd'hui de rizières et encadré à l'arrière par une large colline en arc de cercle. Il est très proche du confluent du S. Martinho, affluent du Sado, qui constituait une voie d'accès au massif éruptif de la Serrinha, où sont connus des vestiges de mines antiques. Un programme quinquennal, destiné essentiellement à dégager les structures établies sur ce promontoire, a débuté en 1992; des sondages sur la colline arrière sont prévus avant d'aborder la publication définitive.

1. Un établissement du VI^e siècle avant Jésus-Christ

La stratigraphie, établie dès les premiers sondages, n'a pas subi de changements à ce jour. Sous un horizon romain constitué par des dépotoirs d'amphores romaines (Dressel 14) plus ou



FIG. 6. *Les Phéniciens au Portugal.*

moins répandues sur le promontoire par les labours superficiels (couche 2) et par un dépotoir domestique d'époque augusto-tibérienne (couche 3), l'horizon phénicien est formé par deux, quatre ou cinq couches selon les secteurs (couches 4 à 8). La première de ces couches (4) est le résultat de l'abandon et de la destruction du site car elle provient des adobes qui constituaient la partie supérieure des murs; elle a une épaisseur moyenne de 0,70 mètre et peut aller jusqu'à un mètre: elle scelle véritablement l'établissement phénicien. Les couches 5 et 7 sont des sols d'argile rouge de cinq à sept centimètres d'épaisseur, la première correspondant à l'agrandissement du monument au sud et à l'ouest. La couche 8 correspond à l'installation des premiers colonisateurs, faiblement représentée à l'intérieur, mais plus nette au sud du mur de clôture où elle prend un caractère de dépotoir.

Au début de l'occupation du site, le sommet du promontoire était couvert de sables éoliques fins (couche 9), reposant sur un substrat argileux (couche 10).

Le matériel exhumé dans les couches 4 à 8 est très homogène sur le plan chronologique — à savoir le VII^e siècle avant Jésus-Christ — comme sur le plan culturel puisqu'il est d'origine phénicienne uniquement.

Les amphores s'intègrent dans le type F1 de Ribera ou dans la forme A de Pellicer, datés entre le VIII^e et le début du VI^e avant notre ère. On les trouve sur de nombreux autres sites phéniciens ou orientalisants de la Péninsule ibérique. La céramique à engobe rouge est connue à Abul sous deux formes: le plat au large bord (forme 1 de Cuadrado) avec un engobe interne seulement, et la patère carénée dont l'engobe va jusqu'à la carène externe. La largeur des bords des plats (55 et 56 millimètres) donne une chronologie se situant dans le courant du VII^e siècle, dans la seconde moitié selon les résultats obtenus à Toscanos (Málaga), dans la première moitié selon ceux du Castillo de Doña Blanca (Cadix). La céramique grise est très abondante sur le site d'Abul à travers deux formes principales: une coupe au bord simple ou avec un renflement interne et une coupe au bord en S tourné vers l'extérieur, et à travers deux groupes se distinguant par la couleur de la superficie (grise et noire). Le second groupe, caractéristique du VII^e/VI^e siècle, est le plus abondant à Abul. La céramique peinte en bande (*pitbos* et urne) est aussi présente, mais en faible quantité; on y relève l'alternance de bandes blanches et de bandes rouges que l'on retrouve sur toute la façade atlantique, de Mogador à Santa Olaia. Enfin, des céramiques modelées sont bien attestées à Abul comme sur tous les autres sites phéniciens: grandes jarres au haut bord incurvé vers l'extérieur, marmites à panse globulaire, coupes et plats, ces derniers étant les moins fréquents.

2. *Un établissement commercial*

L'étude stratigraphique, avec la présence de deux sols, nous a conduit à distinguer deux phases de construction à l'intérieur de ce même horizon chronologique.

La première phase, que nous appelons A, ne peut pas encore être restituée dans sa totalité, les sondages profonds devant être multipliés pour cela. Un mur de clôture, large d'un mètre à 1,50 mètre selon les secteurs, enferme une superficie inférieure à cinq cents mètres carrés, puisqu'il dessine un carré presque parfait de vingt-deux mètres de côté. Nous avons désormais (après la campagne de 1994) trois des quatre angles bien conservés. Nous ne savons pas encore par où on entrait dans cet établissement, le plan des salles internes n'étant pas totalement mis au jour dans le secteur méridional. Des magasins longeaient apparemment les quatre faces internes du mur de clôture, laissant sans doute la partie centrale ouverte comme une cour.

La seconde phase de construction (fig. 7), appelée B, a découlé certainement du désir de s'agrandir. Les côtés ouest et sud du mur de clôture, sauf les angles nord-ouest et sud-est, ont été démantelés et arasés. Les magasins dans ce secteur ont été agrandis et multipliés; les murs, dont la largeur n'excède pas 0,50 mètre, ont enjambé le mur de clôture dans ces deux secteurs. Au nord et à l'est, le plan des magasins semble être resté le même. Un couloir de circulation concentrique entoure un monument central se détachant des autres constructions par le fait qu'il est construit en plaques de schiste vert seulement. Cet espace central, dont on ne sait pas encore s'il était couvert ou non, possédait de larges ouvertures sur ses quatre côtés; trois d'entre elles sont encore nettement visibles et devaient être fermées par des portes car on a retrouvé pendant la fouille les traces de montants brûlés. Le sol d'argile rouge repose sur une couche de cailloutis blanc qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans l'établissement. Au centre de ce que l'on pourrait appeler une halle, subsiste une petite construction quadrangulaire (1,40 × 1,25 mètre) dont les murs ne sont pas parallèles à ceux de la halle; au centre de cet édicule, des cendres occupent une cavité circulaire suggérant qu'il pouvait s'agir d'un autel où l'on brûlait de l'encens.

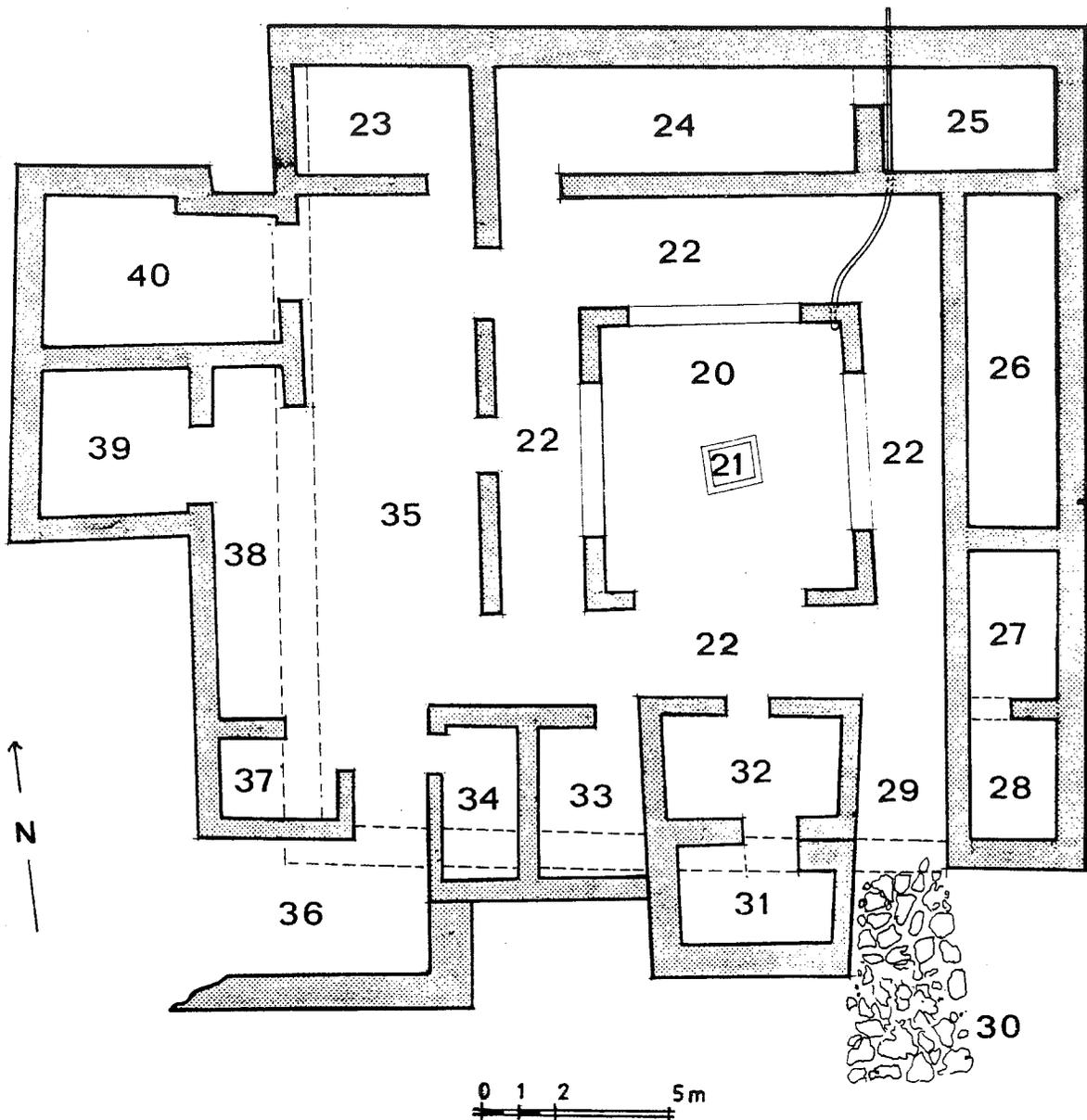


FIG. 7. Plan poché de la seconde phase de l'emporion d'Abul.

Enfin, lors de cette deuxième phase de construction, une chaussée a été construite contre la façade méridionale, à l'extérieur, indiquant par là-même l'entrée dans l'établissement. Conservée sur six mètres environ de longueur, elle a une largeur allant de 2 à 3,50 mètres et elle est constituée de grandes dalles en brèche d'Arrabida appareillées. La salle qui jouxte cette chaussée, immédiatement à l'ouest, peut avoir fonctionné comme tour de guet ou de simple guette d'où l'on pouvait surveiller et voir venir les bateaux sur la grève située en contrebas.

La chance veut que le site d'Abul se trouve dans une zone libre de toute construction moderne. Nous avons donc sous les yeux le paysage qu'ont vu les Phéniciens et qui les a attirés. C'est dire que

nous pourrons à brève échéance publier le plan complet de ce qui révèle être un entrepôt-sanctuaire, l'établissement phénicien le plus occidental connu à ce jour avec Mogador au Maroc. Le caractère sacré du monument a dû demeurer longtemps dans la tradition orale car nous sommes à chaque campagne davantage étonnés par le fait que les fours romains qui le jouxtent, l'ont parfaitement respecté.

En conclusion, nous dirons que ces trente ans de collaboration archéologique luso-française ont apporté à tous les participants un vrai bonheur, qu'ils ont pu exprimer à nouveau quand s'est tenue à Bordeaux III en avril 1995 une réunion franco-portugaise pour fêter le trentenaire. Trois itinéraires lusitaniens ont été empruntés successivement: un itinéraire urbain avec Conimbriga, qui a résisté avec fermeté aux objections de certains chercheurs, un itinéraire rural avec São Cucufate, qui a été en 1992 le levain d'une table ronde internationale sur: *Du Latifundium au Latifondo: un héritage de Rome, une création médiévale ou moderne?*, publié en 1995 comme 25^e volume des Publications du Centre Pierre Paris; enfin un itinéraire industriel et commercial avec l'exploration du Sado, itinéraire qui balise la riche voie des recherches en cours. Nous savons qu'il faut rester modeste pour ne pas susciter la vengeance de Nemesis, mais cela restera une de nos fiertés que d'avoir fondé la Mission archéologique française au Portugal et de lui avoir enseigné par une collaboration confiante avec nos collègues portugais le secret de la longévité.

ROBERT ÉTIENNE & FRANÇOISE MAYET
Centre Pierre Paris

BIBLIOGRAPHIE

J. ALARCÃO et R. ÉTIENNE (dir.): *Fouilles de Conimbriga*

- ALARCÃO (J.) et ÉTIENNE (R.). *L'Architecture*, Paris, 1977, I (avec la collaboration de GOLVIN (J.-C.), SCHREYECK (J.) et MONTURET (R.) du bureau d'architecture antique du Sud-Ouest, C.N.R.S., Pau).
 ÉTIENNE (R.), FABRE (G.) et LÉVÊQUE (P.) et (M.). *Épigraphie et Sculpture*, Paris, 1976, II.
 BOST (J.-P.), HIERNARD (J.) et PEREIRA (I.). *Les Monnaies*, Paris, 1974, III.
 DELGADO (M.), MAYET (F.) et MOUTINHO ALARCÃO (A.). *Les Sigillées*, Paris, 1975, IV.
 ALARCÃO (J.). *La céramique commune, locale et régionale*, Paris, 1975, V.
 ALARCÃO (J.), DELGADO (M.), MAYET (F.), MOUTINHO ALARCÃO (A.) et DA PONTE (S.). *Céramiques diverses et verres*, Paris, 1976, VI.
 ALARCÃO (J.), ÉTIENNE (R.), MOUTINHO ALARCÃO (A.) et DA PONTE (S.). *Trouvailles diverses. Conclusions générales*, Paris, 1979, VII.

Fouilles de São Cucufate

- ALARCÃO (J.), ÉTIENNE (R.) et MAYET (F.). *Les villas romaines de São Cucufate (Portugal)*, Paris, 1990 (avec la collaboration de BOST (J.-P.), CHARPENTIER (G.), MANTAS (V.), PEREIRA (I.) et SILLIERES (P.)).

Exploration archéologique du Sado

- ALARCÃO (A.) et MAYET (F.). *Les amphores lusitaniennes. Typologie, production, commerce* (Actes des Journées d'Étude tenues à Conimbriga les 13 et 14 octobre 1988), Paris-Coimbra, 1990.
 ÉTIENNE (R.), MAKAROUN (Y.) et MAYET (F.). *Un grand complexe industriel à Tróia (Portugal)*, Paris, 1994.
 MAYET (F.), SCHMITT (A.) et TAVARES DA SILVA (C.). *Les amphores du Sado. Prospection des fours et analyse du matériel*, Paris, 1996.
 MAYET (F.), et TAVARES DA SILVA (C.). *L'atelier d'amphores de Pinheiro (Alcácer do Sal, Portugal)*, (en préparation).
 MAYET (F.), et TAVARES DA SILVA (C.). *Le site phénicien d'Abul (Portugal)*, (avec la collaboration de MAKAROUN (Y.)), (en préparation).
 MAYET (F.), et TAVARES DA SILVA (C.). *L'atelier d'amphores d'Abul (Alcácer do Sal, Portugal)*, (en préparation).